

Joël Roussiez. S'accorder à l'Horizon

Il n'y a qu'une jambe dans *S'accorder à l'horizon* de Joël Roussiez : la jambe du guerrier du *Petit Cheval*, de Dürer, qui jaillit du ventre du cheval, devient oiseau à la cheville et sabot aux pieds, tandis que la partie visible du thorax du guerrier est carapace d'insecte et son casque, oiseau, avant de se prolonger en flamme vers le ciel.

C'est une jambe seule qui traverse le texte.

Chez Dürer, grâce aux traits et lignes de son burin incisant jusqu'à l'obsession, le sanglier glisse en pierre, puis devient herbe, etc. Il en est de même avec la phrase, les incises et suspens de Roussiez. Le texte ici, comme la gravure là-bas, dans son infinie précision confine au fantastique. D'autant plus que Roussiez ajoute à son stylet d'infinis retournements du Temps. Et c'est un fantastique du quotidien. On pense aussi à Julien Gracq, à la splendeur retenue d'*Un balcon en forêt*, à cette inscription désormais inadmissible et indispensable dans ce temps d'exhibitionnisme, mais aussi indispensable que *La Vie des hommes infâmes* par Michel Foucault. On est dans "l'enjambée répétée des mottes et des touffes devant lesquelles s'est retirée la forêt"(p.14), "le murmure incessant de créatures invisibles qui se présentent pourtant et sont cachées tout devant les pas, sous mes yeux" (p.15).

Ce texte est d'une telle évidence, c'est un tel absolu, qu'il rend caduque tout commentaire, il inclut sa propre théorie, comme Godard parlerait d'un western qui contient lui-même une théorie sur les armes à feu. On proposera donc modestement une suite de citations qu'un commentateur ne ferait que "délayer" inutilement, nous faisant passer du burin au lavis ; c'est plutôt une incitation à *tout lire de Roussiez*, qui convient, et pas seulement ce petit volume qui s'insère comme un coin dans le cerveau.

"Mais quand je cherchai qui, le soleil m'éblouissait tellement que je n'aperçus rien." (page 9)
"je ne sens que les accidents, les mottes et les touffes et par endroits les ornières où fouissent les sangliers." (page 10)

"dans la gelée de l'aurore, j'ai découvert la voix d'un homme dont le langage n'avait aucune signification, et ce n'était pas un cri." (page 10)

"soudain dans le silence fourmillant, le corbeau noir passant, « aux grandes ailes de suie », me dis-je." (page 11)

"y passant comme un scarabée sur le sol mamelonné, lentement puis rapidement, avançant comme forçant sur des cannes ou béquilles. [...] en vieille dame handicapée, lasse et lourde, [...] résolue et résignée en même temps, poursuivant son chemin, telle qui, au terrier s'enfonçant et disparaissant dans la terre chaude qui déjà la couvre d'une carapace capeline de nacre, nécrose de tégument qui, l'alourdit puis la submerge quand les nuages nagent plus nombreux et que le bois sans voix noircit leurs ombres passagères, submerge et absorbe par les arbres béquilles de sursaut, carapace rigide et vieille dame lourde, absorbe cette ombre d'animal sur le sol mouvementé." (pages 11 et 12)

"alors doucement une voix, « Où vas-tu ? » n'est pas entendue dans la maison tranquille et sans autre bruit que le son fluet du pinson qui pique des graines dans la petite assiette sur une petite table de jardin ; l'oiseau, petite mécanique aux articulations cachées sous le corps de plumes, tout entier sur ses fines échasses s'agite fébrile et si vif !" (pages 12 et 13)

"« Mais qui entendit quoi ? » Voilà ce qui émergea alors que passait sur la route tout devant deux voitures vrombissant." (page 13)

"la comptine entêtante, renaissant d'un disque rayé sur la platine d'un phonographe, quand derrière naît le mouvement du jour qui s'est levé et s'éclaircit encore..." (pages 15 et 16)

“Comme des chats pleurent, grincent un peu, ces sons de la rumeur, parmi les brumes vagues qui se dissipent avec lenteur sous les arbres des haies où volètent des oiseaux vifs et pressés dans la pénombre de l'entrelacement des branches et des ramures de ronces.” (page 16)

“Une voix crie, « oui, ya ». Ce qui ne veut rien dire, mais se trouve-oui, ensoleillé au féminin comme un acquiescement, tandis que j'approche de la fenêtre et fouille une touffe d'herbes épaisse derrière laquelle des mouvements se découvrent, « des mouvements de quoi ?... » ; c'est ce qui occupe alors le temps pendant que le silence autour, dans ce milieu, s'installe lentement, lentement..., lentement, mentalement, lentement coule comme le bâillement vient éclore dans le sans bruit, comme un froissage éteint, inaudible étendu, dans le profond du pelage de neige, d'une sorte de chat dormant...” (pages 16 et 17)

“Ce chemin du jour à la nuit naît sur une nappe de fond où il y a, « ou-y-a », un et plusieurs chemins, non pas en directions mêlées, sans direction alors mais disparates directions et réseaux, de la maison, du bois, à travers l'étendue, sur le champ, qui viennent, s'approchent, d'hier, émergent et s'affirment maintenant, parfois directement ici et là, comme adjacentes, frôlant ce qui est déjà route, en route, ce chemin moteur-rumeur, mène marchant le corps, jamb -appui, ressort après jambe-jetée, appui, mandibule articulant, à son affaire, se déhanchant, invité, allant dans les aurores successives quand la rosée dans les yeux trouble la vue sur le champ, le bois, la maison, ..., il va, on doit dans ce milieu, endroit, espace, étendue à l'horizon, ..., dont l'horizon équilibre les mouvements et donne la mesure, dont perception, humeur, sensation indiquent le contour, il va emporté au milieu de son milieu sous le murmure inaudible, il va toujours un peu dressé, s'accordant du désaccord, « Omm, Omm, Om, ouva » et sonnait de la voix tantôt chantant, tantôt à petit cri...” (page 55)

* *

Quelle est l'origine du texte, sa limite inatteignable? Le bégaiement, la possession, l'aphasie, le délire... L'horizon change suivant la marche et le temps : dans les années soixante-dix, c'était Wolfson, et on pouvait lire *Blondinet* (Le Clézio), s'extasier devant cette limite qu'il n'atteindrait jamais, en des termes moins efficaces que ceux de Deleuze. Pour d'autres, c'était plutôt Sophie Podolski ou Artaud.

On sait bien que la limite est infranchissable, mais on peut du moins comme Artaud se gratter le dos contre ce mur (la fameuse *lettre d'a-mur* chère à Lacan à Sainte-Anne), et hurler dans l'escalier radiophonique qui mène à l'enfer.

Il semble bien qu'aujourd'hui Tristan Egolf ait atteint la plus grande intensité, jusqu'au suicide. (Comme Sophie Podolski ou cet autre éternel refusé, John Kennedy Toole), avec *Le Seigneur des porcheries*. Il faut aller loin dans le temps et l'espace pour retrouver une telle intensité et un tel génie.

Mais bien que le suicide (surtout dans le milieu de l'art), comme l'obscénité, soit une valeur marchande, beaucoup de suicides sont encore plus ennuyeux que l'auteur lui-même ne l'était de son vivant. Ce qui n'est pas le cas bien sûr de ces trois sujets exceptionnels dont le suicide fait partie de l'inscription. La plupart du temps, on ne sait quoi faire de ce cadavre comme dans *Rhinocéros*. Il n'y a pas forcément de vertu au scandale.

Beaucoup des grands horizons de texte procèdent, soit par un déroulé exotique et panoramique du tapis, soit au contraire par un replié vers soi, un peu comme le mouvement éternel du zen et de l'océan, cette partie liquide du monde. Un retrait discret, une retenue, au lieu du spectacle immonde de notre société devenu virtuel. Mais il n'y a pas d'opposition entre les infinis de Melville et les infimes de Gombrowicz, entre l'acharnement pour les animaux de Egolf et le bestiaire transitif de Roussiez, pas plus qu'entre le terrier de Beckett ou aujourd'hui celui d'Agnès Clerc dans *Journal d'une planète minuscule*. Les oiseaux vivants de Dezsö Tandori ne sont pas différents de l'oiseau mort de *Cosmos*, dont les fissures au plafond correspondent à la cicatrice venue du ciel de Achab.

Aujourd'hui ce n'est plus un problème de *taille* mais de *réseau*, et l'ignominie éditoriale est incapable de prendre en charge des ouvrages de cette démesure, quel qu'en soit le volume, et quel que soit le genre de la maison d'édition, prétendue marginale ou pas. Il n'y a de possibilité que la Société Secrète des Amis. Rien n'a changé depuis Blake, Herkule Seghers ou Rodolphe Bresdin (le cher *Chien-Caillou*), ces autres magiciens des forêts.

Malgré les assénement navrants de certains analystes et physiciens théoriques, même si le réel est impossible à saisir, on a trouvé moyen jusqu'à présent de trouver dans ce monde, et grâce à l'insignifiance du réel, comme le dit très justement Clément Rosset, un certain bonheur par l'approbation et la joie, alors que la matière même du monde reste incompréhensible. Des auteurs comme Gracq ou comme Roussiez ont le génie de tracer des laies claires dans cette forêt obscure, travaillée par le style. C'était aussi le cas de Dürer.

O. N.